L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
BUREAU, No 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLÉANS
DIMANCHE 29 OCTOBRE 1882.

AVANT LE LEVER DU RIDEAU.

On m'a dit qu'ils étaient fort nombreux les empressés, les curieux qui, dimanche dernier, faisaient faction au chemin de fer, attendant l'entrée en gare de la troupe de M. Défossez. J'ignore quel accident l'a retardée, à ses dernières étapes, mais je sais du moins que ce retard n'a en rien découragé ces zélés; ils n'ont pas pâli, pas bronché devant une faction de cinq ou six heures. C'est encore là une garde qui ne se rend pas. Et tous étaient à leur poste, quand les pensionnaires de l'Opéra, plus ou moins entamés par trois nuits en dortoirs roulants, se sont extraits des wagons.

L'être collectif qu'on nomme public, est et sera toujours, certaines circonstances étant données, un grand enfant; enfant heureux mille fois, car sa jeunesse est naïve, et les moindres joujoux l'amusent et le captivent pour un temps. Savoir les lui varier, voilà le secret que doit posséder celui qui en veut être le maître. Partout cet enfant se ressemble.

Dans la province française aussi bien que parmi nous, qui sommes de même race, là où le théâtre est intermittent, c'est toujours tout un événement que l'arrivée d'une troupe.

Toujours il s'y trouvera un groupe de radicaux qui se porteront au devant d'elle, dussent-ils écourter leur sommeil de bien des heures, et qui volontiers lui offriraient les clés de sa bonne ville sur un plat... d'accessoires. Il faut bien qu'il en soit ainsi; cette ardeur, cette juvénilité indiquent, à coup sûr, que les impressions restent fraîches, franches, et que le jour est encore éloigné où le théâtre languira et mourra d'un parterre blasé.

Cet incident de l'arrivée donne lieu parfois à de réjouissantes méprises. Souvent les physionomistes, les plus contents d'eux-mêmes, font fausse route en suivant, en débordé, ce premier défilé du personnel artistique. On prend celle-ci pour celle-là, on confond l'un avec l'autre.

Tel, que vous croyez lire à première vue, et que, le jugeant sur un coup-d'œil, vous honorez du pompeux emploi de premier ténor, n'est qu'un présomptueux coryphée, qui s'était promis d'étonner les indigènes, et qui, même pour le plein soleil de la rue, emprunte des airs olympiens, et s'est fait une tête majestueuse et pommadée d'effets vainqueurs. Laissez lui ce triomphe d'un moment; joie innocente dont il se paie, en attendant les autres triomphes qui lui sont dus, qui lui viendront inévitablement, fatalement, car tout coryphée, un peu bien appris et correctement peigné, a, lui aussi, entendu des voix sibyllines: *"Tu Marcellus eris!"*

"All hail! Macbeth, thou shal't the King!".

Celui-là qu'a sa forte voix, quand il parle (attendons le au chant), vous classiez comme la basse profonde, ou tout au moins comme le baryton, est un ténor léger, surléger, chez lequel l'organe a été creusé par quelques nuits déplorables et des sinistres tables d'hôte de la route.

En voyant passer celle-ci, votre regard se détournait bientôt, car elle n'était selon vous qu'une humble choriste, trop trahie par la plus simplicité de son accoutrement. Point. C'est bel et bien— voilà-vous la face!—c'est bel et bien l'une des diva - le soprano ou le contralto—et tout à l'heure, quand, ses malheurs défaites, elle aura revêtu ses premiers moyens d'attaque, une toilette de la bonne faiseuse ou du coutrier en vogue, vous m'en direz des nouvelles.

Il n'est guère, parlant ici, dans cette première inspection par l'avant-garde du public, qu'un sujet à propos duquel la confusion soit rarement possible. C'est la matrone qui, "pour réparer des ans l'irréparable outrage", retouvelle le petit travail de Jézabel; c'est celle qui a traversé bien des révolutions et tous les emplois, pour échouer sur celui qu'elle occupe maintenant; c'est celle au front de qui la nature écrit d'ordinaire, à travers les verticales dont est strié son front, et entre deux envahissantes pattes d'oie—le Mascle Discret Parere de la Reine du théâtre, ce mot redoutable: DUÈGNE!

Et encore, ne vous y fiez point trop, car là aussi votre jugeotte pourrait être jouée. J'ai connu, en effet, des duègnes fort alertes, restées fraîches, ayant de la jambe, de la dent et de l'œil, et que je jalousais plus d'une jeune chanteuse. J'en ai rencontré même—du meilleur cru, celles-là—qui avaient fait comme le vin, qui s'étaient bonifiées avec le temps.

Des confusions de personnes se sont elles produites l'autre dimanche? je l'ignore; mais ce que je puis affirmer, ce que je vous répète, c'est que le train de plaisir a trouvé forte escorte à son débarquement.

N'y aurait-il pas moyen d'utiliser ce beau feu, et de commencer, ce jour de l'arrivée, la série des recettes? J'imagine que si un directeur concluait un arrangement avec la compagnie du chemin de fer, pour exiger un prix d'entrée des curieux—accours à la gare, le résultat pécuniaire ne serait peut-être point à dédaigner.

Vous le voyez, je vous livre généreusement mon idée, et m'engage à ne rien grélever sur le montant qu'elle pourra réaliser un jour.

Cet empressement à cela d'excellent qu'il indique tout d'abord l'intérêt que soulève ici l'ouverture du théâtre français—troupe d'opéra ou troupe de comédie.

C'est qu'en effet, quand revient la saison d'hiver, la fièvre, le démon du théâtre possèdent forte partie de notre population; et si de longues années d'épreuves n'avaient point ébranlé ses fortunes, ce théâtre serait ici en permanence.

Je l'ai plus d'une fois écrit, le public de la Nouvelle Orléans, formé pourtant de bien des éléments divers, mais qui s'emblent s'homogénéiser pour les questions d'art, est de ceux avec lesquels il faut compter. De nombreuses célébrités artistiques l'ont visité; et, voyageur par nature et par nécessité d'intérêts, il a vu—je parle de la majorité—il a vu la plupart de ceux qui, sur les scènes française, italienne, allemande, américaine, anglaise, occupent les plus hauts sommels. A ce commerce de société élevée, de talents dignes de ce nom, il a évité de se provincialiser; son goût s'est formé, affiné.

Néanmoins, il sait à fond quelles sont les ressources du milieu où il vit, et il n'affiche pas des exigences hors de place, hors de mesure, auxquelles nul directeur ne saurait suffire.

Dans la limite de ses ressources il a répondu à l'appel de M. Défossez, et celui-ci, pour reconnaître la cordialité de l'accueil, à largement, courageusement fait les choses, et nous promet une renaissance des meilleurs jours du passé. Le tableau de troupe suivant en est la preuve:

—ADMINISTRATION—

A. J. DÉFOSSEZ, Directeur.
M. GUILLE, Chef-d'orchestre.
JOHN DAVIS, Administrateur.
GRAVIER, Régisseur-Général.
MARTIN, 2 i chef-d'orchestre.
CHARTON, Deuxième Régisseur.
FAIRIER, Bibliothécaire.
JULES de BARJAC, Contrôleur.
Mme ANSEL, Costumière.
BEGNON, Chef-Machiniste.
HORNOT, Sous-Chef-Machiniste.
DEVEAU, Préposé aux accessoires.

—ARTISTES—

TOURNIÉ, 1er Ténor, traductions.
D'ERMANCE. Ténor demi-caractère, fort ténor double.
PUGET, Ténor Léger (Opéra Bouffe).
FRAISIER, 2d Ténor Léger.
COUDRAY, Ténor (Massol).
BERTON, Ténor Comique.
DELHAT, Baryton, Grand Opéra.
KASTNER, Baryton, Opéra Bouffe.
JOURDAN, 1ère Basse, Grand Opéra.
KEREZ, 2me " " " "
ROSSI, 3me " " " "
REINE, Basse Bouffe.
VERDIER, Coryphée Basse.
Mme PANCHIONI, Forte chanteuse, Falcon.
Mme BERNARDI, Contralto, Stoltz.
Mlle HASSELMANS, 1ère chanteuse légère.
Mlle GERAIZER, chanteuse légère, des Dugazon.
Mme TONY REINE, 1ère chanteuse Opéra Bouffe.
Mlle SHOLIA, 2eme chanteuse Opéra Bouffe.
Mme BELIA, Chanteuse Opéra Bouffe, genre Desclauzas.
Mme COUDRAY, Seconde Dugazon.
Mme REBOISY, Seconde Dugazon.
CHORISTES, 100 personnes.
ORCHESTRE, 50 musiciens.

C'est là un budget avec lequel il n'a pas été marchandé, un personnel plus que complet; car, croyez-le bien, peu de scènes—et je veux dire celles dont la note est la plus élevée—comptent de telles forces de sujets, d'orchestre et de chœurs. Dirigée par un artiste de très haute valeur—et c'est ainsi que se classe M. Guille, le chef d'orchestre—cette petite armée doit marcher à des conquêtes sûres.

On m'assure que sur son front de bataille figurent—femmes et hommes,—des individualités acclamées sur les grandes scènes de Paris, de Bruxelles, de l'Italie, de la Russie, de l'Angleterre. Je n'en veux pas douter, puisque l'impresario qui a choisi et groupé tout ce monde, a fait étude spéciale du théâtre, et, avant d'agir et de composer sa compagnie, s'est rendu ici, afin d'interroger et de bien connaître le terrain difficile de ses opérations. Ce soin intelligent, consciencieux, apporté dans la préface, autorise à bien augurer de l'œuvre elle-même.

Dans la province de France les débuts sont une période mouvementée, chaude, bouillante, révolutionnaire même. Ces soirs-là surgissent au théâtre des visages farouches, truculents—abonnés ou autres—qui se proclament grands clercs en la matière, et qui viennent porter là, avec les passions de la rue, un jugement basé, non pas sur ce qu'ils vont voir et entendre, mais sur ce qu'ils ont résolu. Ce jugement anticipé, formé après boire, entre deux parties de dominos ou de bésigue, dans une atmosphère de fumée, de petits-verres et de cabale. Ils sont là, comme des francs-juges d'une autre Saint-Wehme; ils ont dressé d'avance et le livre d'or et la table de proscription. Ceux-ci seront tirés de pair, acclamés à chaque pas, aux trois débuts; ceux-là seront *égayés*, comme on dit en argot de théâtre, renvoyés aux bancs, *sifflés*, hués; le tout révélé avant audition.

Ces débuts—quel nom pour quelle chose!—sont donc l'épouvantail des artistes. Il en est quelques-uns, pleins de jeunesse, de foyer, de promesses, que ces brutalités provinciales paralysent, découragent pour jamais au seuil de la carrière. Quelques autres idiots ont ainsi éteint plus d'une lumière.

Dans la seule ville de Rouen, pour ne citer qu'un exemple, à ce Théâtre des Arts, qu'on vient enfin d'achever et de couvrir, que d'exécutions de ce genre, que de renvois impitoyables, sans raison!

Et puisque j'ai nommé le Théâtre des Arts, j'ouvre une parenthèse pour dire que M. Momas, dont le nom n'a plus besoin d'éloges, y remplit les fonctions de chef-d'orchestre. Feu Momas, naguère j'écrivit l'autre jour, quand *Hérvégem*, de Paris, le tuait en pleine santé, en pleines répétitions des *Huguenots*.

Ici pas de débuts proprement dits; tout le monde est reçu, puisque nul remplaçant ne saurait sous la main, et que des protestations trop accentuées, surtout à une entrée de saison, seraient au moins vaines et pourraient devenir funestes.

Si la cabale est un dissolvant très actif de notre politique, *Dieu merci!* on ne procède jamais ici par cabale en matière d'art. Le bi'ait saint de notre public est l'indulgence. Il écoute, il encourage, il porte l'artiste quand une valeur est en lui; il va jusqu'à la prodigalité du succès et de l'enthousiasme, lorsque celui-là est une personnalité supérieure. Jamais de rigueur dans ses jugements—mais il est toujours mûs à un artiste de fact de connaître l'étiage, le baromètre de l'opinion publique.

Au sein de notre presse, la critique est confiée à des hommes de goût et de distinction—la personne qui écrit ici excepté, bien entendu—et la bienveillance en est la caractéristique.

Quant à moi, je me ferai un devoir et un plaisir de cette bienveillance, sans cependant arriver à des hyperboles de louanges, écœurantes même pour celui à qui elles s'adressent, et qui étent toute l'activité à qui les écrit. Je tenterai cette œuvre difficile, je me le dissimule point, de ne pas trop froisser même ce type de tous les clochers et de toutes les époques, l'artiste incompris, qui croit avoir devancé son temps, et qui en appelle à l'avenir du jugement de ses contemporains. Ce produit de la vanité est, en général, aussi intraitable que fourbu.

A M. Défossez qui, prend la main, je souhaite le succès le plus entier, et suis heureux d'exprimer aujourd'hui la très vive sympathie qu'il m'inspire comme directeur, comme homme.

L'ouverture aura lieu le 6 novembre, par la *Juive*, j'imagine.

Soirée toujours intéressante, émouvante que celle-là. A ce moment-là surtout, la salle me produit comme l'effet d'un Parlement, avec ses conservateurs et son opposition, sa Chambre et son Sénat.

Je vois le Sénat dans les avant-scènes, les premières, les baignoires; la Chambre, dans le parquet, les secondes et le reste. La tribune, je la retrouve sur la scène et à l'orchestre; et les Conservateurs et l'Opposition un peu partout. Rien de plus curieux que d'écouter les discussions et les jugements de soir là, les opinions qui se tranchent, les camps qui se dessinent, les partis pris qui se trahissent.

S'il était digne de la critique de se baser sur des appréciations hautement et hâtivement formulées, de prendre vent, pour ainsi parler, il lui serait aisé de le faire en cette occasion. Mais en se réduisant à ce rôle secondaire, elle perdrait sa personnalité, sinon son autorité, et comme le vent change, celui de l'opinion publique surtout, elle serait emportée, ballottée de ci de là, elle n'aurait plus de fixité.

Arrivé à la fin de cet avant-propos déjà trop long, je souhaite une fois de plus la cordiale bienvenue aux artistes au delà et en deçà de la rampe, et j'attends avec confiance que les chandelles soient allumées, comme on disait au temps de Molière, et que, les trois fameux coups frappés, M. Guille lève, en maître qu'il est, son bâton de commandement, pour attaquer l'introduction du chef-d'œuvre d'Halévy. A ce moment là je ne sais vraiment point si l'émotion n'est pas aussi intense chez les juges que chez ceux qui vont être jugés.

L. PLACIDE CANONGE.

Analyse du rapport du Dr Formento sur les questions traitées au Congrès de Genève.

Dans son rapport au Bureau de Santé, le Dr Formento rappelle que ce n'est que depuis quelques années qu'ont été organisés ces Congrès d'hygiène, ces consultations internationales qui ont pour but l'amélioration de la santé publique par l'hygiène, résultat, ajoute-t-il, qui doit nécessairement conduire à augmenter le bien être général et assurer le bonheur de l'humanité. Les Congrès ont eu lieu successivement à Bruxelles, Paris, Turin et Genève; ils continueront à siéger tous les deux ans, et avant longtemps, espérons-le, nous aurons le bonheur de voir une de ces grandes réunions scientifiques en Amérique. L'auteur du rapport examine les différentes raisons qui font de Genève un choix excellent comme lieu de rendez-vous de ces assemblées internationales appelées à résoudre les problèmes les plus difficiles de la diplomatie ou de la science. "Bien des fois, dans le passé, avons-nous vu se réunir en cette ville éclairée et hospitalière, choisie d'un commun accord, ces tribunaux de paix chargés de concilier les plus grands intérêts des peuples, de résoudre les questions internationales les plus graves, les plus compliquées, ou bien de faire adopter par toutes les puissances civilisées du monde un code humanitaire qui diminue les horreurs de la guerre.... Genève n'a-t-elle pas été le siège du congrès qui a réglé la question de l'Alabama, de ce fameux congrès de la Croix Rouge dont les bienfaits sont aujourd'hui proclamés dans tout l'univers, enfin d'un illustre congrès international des sciences médicales en 1877?"

"Une grande part du succès du dernier Congrès d'hygiène revient sans doute à son excellente organisation, dont nous passe à la partie la plus curieuse de son remarquable travail et fait part à ses collègues des communications si nouvelles et intéressantes de Messieurs Pasteur et Bert. Nous ne pouvons malheureusement donner ici qu'une analyse de ces discours.

"De l'atténuation des virus", tel était le sujet choisi par Pasteur.

M. Pasteur a bien voulu accepter l'invitation du comité d'organisation pouvoir, dit-il, établir une preuve de plus des bons rapports de voisinage qui se sont manifestés entre son pays et la Suisse dans les bons comme dans les mauvais jours; j'avais aussi à cœur d'avoir d'honorables contradicteurs passionnés du progrès et de la vérité." Nos connaissances sur le virus ont débuté par celui du choléra des poules, que nous avons réussi à atténuer et à conserver pour le communiquer à d'autres gallinacés; pour obtenir cette précieuse modification, il suffisait d'exposer le virus à l'oxigène de l'air. Ces faits relatifs aux microbes du choléra des poules ont été ensuite appliqués au charbon par des expériences faites avec le concours précieux des docteurs Chamberlain et Roux. L'honorable professeur rappelle une série d'expériences qui furent faites sur deux enfants et un ouvrier morts de la rage, et dont on prit le mucus salivaire pour l'inoculer à des lapins, qui prouvèrent qu'on était bien en présence d'un virus qui se laisse transmettre, et pour ainsi dire ensemencer successivement une série d'animaux. On constata que les microbes cultivés à l'abri de l'oxigène deviennent de plus en plus virulents; tandis que ceux exposés à l'oxigène ont été atténués progressivement.

Cette communication avait pour but principal de prouver qu'il y a dans ce fait une loi précise, et qui trouvera de nombreuses applications. Ce dont il importe de s'assurer, c'est que c'est bien avec le microbe du virus que l'on a affaire, et que l'on n'a pas conservé le microbe d'une maladie nouvelle qui viendrait y développer un autre virus, celui de la septicémie qui, à lui seul, suffirait pour causer la mort par inoculation et amener une confusion dans les résultats. Ces expériences ont été communiquées à l'Académie de médecine, et confirmées par celles que le docteur Maurice Regnault répétait à l'hôpital Saint-Eugène. De tous ces faits bien observés résulte avec évidence l'existence du microbe rabique. M. Pasteur entre dans l'examen d'une question importante, c'est d'établir le rapport de cause qui existe entre la présence de ce microbe et l'explosion de la rage; il répond à cette occasion aux attaques qui lui furent adressées par M. le docteur Koch et ses disciples. Il rappelle que plusieurs des points de sa communication sont inédits et nouveaux, et fait observer qu'il y a un parallélisme entre ses expériences relatives au microbes du choléra des poules et celles relatives au virus rabique.

Ce microbe se retrouve dans le sang. Jusqu'ici on a donc trouvé trois microbes très différents: 1° celui des poules; 2° celui du charbon; 3° celui de la salive hydrophobique. Mais un quatrième microbe vient d'être trouvé par M. Pasteur et qui confirmera la loi générale, celui qui se développe par l'épizootie de la fièvre typhoïde chez les chevaux, fléau auquel ont succombé 1500 chevaux, des Omnibus parisiens. Le virus de l'écume mousse communiqué avec son microbe à des lapins y développa cette même fièvre typhoïde que l'on put constater par les caractères pathologiques que l'on trouve dans la fièvre typhoïde ordinaire. Cependant M. Pasteur ne s'engage encore en rien quant aux rapports non encore prouvés entre le microbe de cette épizootie et le développement de la fièvre typhoïde du cheval. Après une série de tâtonnements pour arriver à une atténuation suffisante, on finit par obtenir un virus qui ne donne plus la fièvre typhoïde, mais qui au contraire en préserve. L'orateur rappelle qu'on est ici en présence d'une loi générale relative à l'inoculation et d'une méthode générale quant à son application. Ces principes nous donnent droit aux plus légitimes espérances quant à un nouveau moyen de préservation.

M. le professeur rappelle que le ministre de l'agriculture de Prusse, en présence de débats contradictoires, mit le plus grand empressement à nommer une commission d'hommes compétents chargés d'examiner la question de plus près et de la décider si possible. Les importantes conclusions de cette commission ont été publiées, mais l'honorable orateur n'a pas eu le temps d'en donner connaissance à l'auditoire. M. Pasteur raconte en détail les expériences faites à Berlin sur une grande échelle par ordre de l'autorité supérieure avec les tubes qu'il avait envoyés, en présence des experts et par l'intermédiaire de son délégué, M. Thuillier.

Un sujet important est celui du rôle des vers de terre, la question était de savoir de quelle manière se communiquait la contagion du charbon chez les animaux broutant l'herbe sur un terrain dans lequel avaient été enfouis des cadavres d'animaux charbonneux. On constata l'existence des spores de charbon à la surface de la terre des fosses. Après avoir examiné en état de solution dans l'eau la terre de la surface, on put s'assurer que c'était les excrémentis des vers de terre qui devaient être les porteurs de ces germes virulents. Au sujet du charbon, Pasteur donne l'ensemble des résultats qui constatent que 360,000 moutons, 40,000 bœufs et 35,000 chevaux furent vaccinés; il n'est mort que 1 mouton sur 300 et 1 bovide sur 2000.

Telles sont en résumé, très imparfait, nous l'avouons, les recherches dont M. Pasteur nous a tracé un si savant tableau.

Après cette séance où Pasteur a fait part de ces merveilleuses découvertes, la plus intéressante, certes, a été celle que le Dr. Formento a eu l'honneur de présider, en qualité de President d'honneur. MM. Lambert, Paul Bert et Marcelt étaient inscrits comme devant prendre la parole sur le même sujet, "sur les influences hygiéniques, physiologiques, thérapeutiques des altitudes. La salle était comble pour entendre les divers orateurs.

M. le docteur Lombard, président du Congrès, a introduit le sujet par un travail qui réunissait sur bien des points les travaux auxquels il se livre depuis longtemps. Il a distingué, au point de vue hygiénique, les altitudes moyennes, c'est-à-dire entre 500 et 1000 mètres des hauteurs qui les dépassent, différence qui est essentiellement déterminée par leur action sur la santé de l'homme.

A ces hauteurs, en effet, il constate: 1° que la respiration est plus profonde, et fréquente surtout, au sommet des poumons; ensuite, 2°, que la circulation est plus rapide, et qu'ainsi la surface de tout le corps se colore, et 3°, une assimilation plus active au dépens de la graisse et au profit des muscles; malgré la diminution de l'oxygène par la raréfaction de l'air, il en résulte évidemment que les hauteurs moyennes exercent une action des plus bienfaisantes et en quelque sorte régénératrice sur l'ensemble des fonctions et en particulier ne produisent encore l'anémie, qui est l'effet hygiénique dominant des hautes altitudes; mais la question qu'il importait à l'honorable président de mettre en lumière devant son savant auditoire est l'influence prophylactique et curative des hauteurs moyennes (500 à 1000m) sur le développement de la phthisie pulmonaire; à ce point de vue, les expériences recueillies par l'orateur, faites en Europe comme en Amérique, sont absolument concluantes. L'orateur résume ainsi d'une manière particulière sur la situation de l'Engadine (Suisse) et spécialement sur celle de Davos (1556 m.); ces stations ont pour caractère essentiel un air sec, l'absence de brouillards, la transparence remarquable de l'atmosphère et une abondante insolation. Le froid dont la moyenne est—6 degrés et que cependant les malades supportent très bien.

Des centaines de malades sont améliorés: un docteur (Unger?) s'est guéri complètement à Davos et s'y est fixé depuis 18 ans: M. Lombard l'a lui-même ausculté et constaté la guérison avec cicatrices pulmonaires. L'Engadine, en effet, est, comme on sait, la plus haute vallée de l'Europe, caractérisée par les signes que nous venons d'indiquer, et l'on comprend que de splendides hôtels s'y soient élevés: il déclare qu'on peut conseiller cette cime de montagne avec une entière confiance; une autre région montaine analogue se trouve au versant oriental des montagnes rocheuses de l'Amérique du Nord, dont la principale station est la ville de Denver (535 m.), la température moyenne en décembre y est de —3°. Ici encore le climat est caractérisé par sa sécheresse, l'absence de brouillards, la parfaite clarté de l'air, sa raréfaction, qui agit surtout préventivement dans la première période inflammatoire de la phthisie.

Quant aux fortes altitudes, c'est-à-dire qui dépassent 2,000 m., elles ne présentent pas de sanatorium en Europe, à moins de vouloir nommer ainsi les hospices du Grand et du Petit Saint-Bernard et celui du Saint-Gothard. Mais c'est en Asie et surtout aux Indes orientales que ces stations se trouvent à de pareilles hauteurs et dont la plus haute (4,500 m.), sur les pentes de l'Hymalaya, atteint presque celle du Mont-Blanc, qui est de 4,800 m. Toutes ces localités présentent, comme l'on sait, de précieuses ressources pour les hommes affaiblis par le climat. M. le docteur Lombard a encore parlé de l'île de Ceylan et des deux Amériques, toutes deux très riches en sanatoria, surtout au point de vue de la prophylaxie de la tuberculose. Le docteur Lombard a soigné un horloger, qui, après avoir pris congé de lui, se rendit à Panama, de là à Quito, où il guérit, retourna à Panama, où il retomba, puis à Arequipa, où il guérit de nouveau, crut pouvoir redevenir à son bien-aimé Neuchâtel, redevint phthisique et mourut.

Ce que nous venons de dire n'est que le développement des huit thèses dans lesquelles l'orateur a résumé son travail et que tout spécialiste de la question sera heureux de retrouver dans le programme. Des applaudissements unanimes ont montré que le travail de M. Lombard avait été vivement apprécié, soit pour le fond, soit pour la forme, qui, en effet, ne laissait rien à désirer quant à sa netteté et à sa concision relativement à l'importance et à la richesse du sujet.

M. le docteur Paul Bert, ex ministre, remercie le Congrès de son accueil bienveillant, et le savant président de son excellente communication. Je suis un peu embarrassé, dit-il, pour remplir mon mandat. Quand on succède à un orateur, c'est ordinairement pour le combattre; eh bien, je suis obligé de déclarer, tout en déclinant ma compétence pour les questions médicales, que, sur tous les autres points, je suis parfaitement d'accord avec l'honorable préopinant.

Que dois-je faire? à moins de vous parler un peu des expériences physiologiques auxquelles je me suis livré dans les Alpes, et qui ont contribué à le problème difficile de l'influence des altitudes sur l'organisme. Par nos expériences, surtout avec la machine pneumatique, nous sommes arrivés à résoudre, je l'espère des questions dans lesquelles les savants se perdaient dans des hypothèses. Il s'agissait pour moi d'expliquer l'action des gaz sur la fonction pulmonaire et par là sur la composition du sang; l'influence des hauteurs n'était plus alors qu'un cas particulier dans la question générale. Il a fallu commencer par mettre de côté toutes les explications mécaniques par lesquelles on voulait expliquer l'action différente des hauteurs sur le corps humain, et en particulier, renoncer à cette pression atmosphérique par laquelle on voulait tout expliquer et, également, les hémorrhagies et tous les symptômes du mal de montagne.

Eh bien! qu'ai-je fait? J'ai commencé par me soumettre moi-même à une haute pression atmosphérique par un moyen artificiel qui, d'après la théorie, aurait dû m'écraser (en effet, le physiologiste doit toujours commencer par exposer sa propre personne: c'est son devoir, son privilège), eh bien! je n'ai pas été écrasé du tout. Les choses se sont passées bien simplement; il y a dans le sang, de l'oxygène et de l'acide carbonique liés à la matière colorante, sous le nom de *hæmoglobine*. On a cru jusqu'ici que ce lien était une combinaison chimique très intime, et qu'en particulier la diminution de la pression atmosphérique ne pouvait exercer sur elle aucune action. Mes expériences ont prouvé le contraire; quand la pression atmosphérique diminue, l'hæmoglobine abandonne progressivement son oxygène, le sang s'appauvrit; on entre dans une sorte d'asphyxie, et nous voilà en face des symptômes que l'on observe avec la diminution de la pression atmosphérique sur les hauteurs.

Qu'en conclure? si ce n'est que nous avons du même coup, avec le mal, trouvé le remède; quand la raréfaction de l'air aura produit ses funestes effets, si mon explication est juste, nous n'aurons pour les combattre autre chose à faire qu'à rendre au patient de l'oxygène, et il devra guérir. En m'exposant moi-même et quelques personnes de bonne volonté dans une chambre close avec augmentation progressive, nous sommes arrivés au mal de montagne: malaise, accélération du pouls et de la respiration, mal de tête, tremblement involontaire, sensibilité, puis alourdissement, somnolence et perte partielle de la raison. Le dirai-je? ayant compté mon pouls pendant un tiers de minute, mon intelligence n'était plus assez forte pour multiplier ce chiffre par trois, et je dus mettre dans mes notes: "Trop difficile."

Alors nous nous mîmes à respirer un ballon plein d'air riche en oxygène; immédiatement, et comme par enchantement, tout cessa, nous reprîmes nos sens, les battements du cœur devinrent normaux, et la respiration se ralentit; c'était là pour nous une expérience encourageante, surtout au point de vue des secours dont peuvent se munir les ascensionnistes aériens; deux courageux aéronautes en firent l'expérience: l'un d'eux, devenant violacé, et ayant les oreilles et les lèvres déjà noires, eut le temps de mettre à la bouche le tube sauveteur qui le mettait en communication avec une poche pleine d'oxygène: il guérit instantanément; l'un d'eux en descendant, absolument aveugle et ne voyait plus son papier, le tube sauveteur lui rendit la vue. Dans une des ascensions jusqu'à la hauteur de 7300 m., l'aéronaute périt pour ne pas avoir pris la quantité d'oxygène suffisante pour combattre la raréfaction de l'air.

Ce que nous venons de dire des aéronautes s'applique absolument aux ascensions sur les montagnes; il suffit, pour combattre tous les accidents mentionnés, d'emporter avec soi un magasin d'oxygène ou les ingrédiens nécessaires pour le fabriquer. L'orateur confirme par quelques paroles les assertions du docteur Lombard au point de vue de la thérapeutique des hauteurs moyennes.

Il se demande maintenant: par quel procédé physiologique se trouve-t-il que des personnes d'abord extrêmement progressivement à vivre à des hauteurs qui paraissent insupportables à l'origine et surtout que les générations suivantes trouvent parfaitement à l'aise là où les nouveaux arrivants sont atteints de tous les symptômes indiqués et peuvent à peine se mouvoir!

Le fait peut s'expliquer de différentes manières; on peut supposer que l'homme acclimaté s'aprrie à faire un moindre usage de ses forces et que l'oxygène insuffisant pour le nouveau venu lui suffit à lui. On peut encore recourir à l'adaptation thoracique qui résulte évidemment d'un séjour prolongé sur les hauteurs, tel que le montre, par exemple, le montagnard indien; la grandeur de son poumon suppléé dans ce cas à la diminution d'oxygène. Peut-être aussi qu'il s'est fait une harmonie plus normale entre la nutrition et la déperdition par la combustion vitale; peut-être mangeant trop trop pour le pur plaisir de brûler d'avantage. Mais il y a une autre explication qui me paraît plus plausible: Cet Indien qui trotte si facilement sur l'Himalaya, peut être son sang est-il avec le temps devenu capable d'absorber une plus grande quantité d'oxygène que les autres. (Nous avons remarqué que chez le chien dans l'état normal cent parties doivent contenir une partie d'oxygène.) Le Dr. Jolyet, de Bordeaux, a fait une observation bien curieuse. C'est que du sang sorti de la circulation, en étant exposé à l'air peut absorber encore une fois autant d'oxygène.

J'ai réussi à me procurer du sang des animaux acclimatés à La Paz, ville située à 4000 mètres d'altitude, et j'ai trouvé qu'il contenait notablement plus d'oxygène que celui d'animaux de même race tués dans nos abattoirs. Comment ne pas soupçonner que le travail d'acclimatation n'est pas autre chose que le sang s'accoutumant à absorber sous le même volume une plus grande quantité d'oxygène?"

Nous ne pouvons poursuivre davantage cette analyse que nous avons tâché de rendre aussi complète que possible. Nous en avons assez dit pour que le lecteur désire lire, plus tard, dans le compte-rendu officiel, les remarquables discours des deux illustres représentants de la France au Congrès de Genève.

Persuadés que le sujet intéressera nos lecteurs, nous ferons connaître ici, avant de terminer, la conclusion du mémoire que le Dr Formento a eu l'honneur de lire au Congrès.

La fièvre jaune est une maladie spécifique *sui generis*, dont le berceau permanent se trouve dans les îles et régions avoisinantes du golfe du Mexique; la théorie qui rend le mieux compte de son mode de développement et de propagation est celle du germe ou microbe.

La maladie s'est étendue assez souvent au-delà de son domaine habituel, de sa zone géographique, pour attirer l'attention des gouvernements et hygiénistes des pays les plus exposés par leurs relations commerciales, etc., et leur faire chercher les mesures préventives les plus efficaces et les plus pratiques. Elle peut être classée parmi les maladies qu'on peut prévenir; mais, pour être réellement efficaces, les mesures préservatrices doivent être basées sur la connaissance des faits relatifs au développement de la fièvre jaune dans les pays où elle est endémique, sur la connaissance des causes de cette endémicité, des conditions sanitaires générales et locales de ces pays, lieux d'embarquement de la maladie. Aussi les navires, véhicules habituels de la fièvre jaune, devraient-ils être l'objet d'études spéciales, afin surtout de connaître le mode de construction, de ventilation, des conditions sanitaires, les plus aptes à empêcher ou du moins à diminuer les dangers d'infection pendant leur séjour dans un point infecté.

Un résultat général et pratique, d'utilité réelle, ne peut être obtenu que par une Conférence de toutes les nations maritimes du monde, chargée d'établir un *Code sanitaire international*, aussi uniforme que possible et qui concilierait, autant qu'il est possible de le faire, la protection de la salubrité publique et les exigences du commerce.

Pas de tête et trop de chapeaux.

Shakespeare a dit: "Perfide comme l'onde." Pourquoi plutôt l'onde que le nuage, que le cheval, que le véhicule, que les moules, que.... nous allions dire: que le chemin de fer, mais on ne peut vraiment pas reprocher au poète anglais de n'avoir pas employé cette comparaison un peu trop antédipée et aussi injuste, d'ailleurs, que le serait celle des supposés modèles de perfidie, ci-dessus cités: car enfin personne n'ignore que la mer est sujette aux tempêtes, que le nuage recèle la foudre, que le cheval peut se cabrer, qu'un essieu peut se rompre et que les moules peuvent être malsaines; donc personne n'est pris en traître.

Mais ne chicanons pas pour si peu, Shakespeare qui a racheté cela par des œuvres que nous n'aurions peut-être pas faites de son temps; contentons-nous d'affirmer que le type indiscutable de la perfidie, c'est le miroir. On n'en finirait pas s'il fallait énumérer les cas de trahison dont cet objet s'est rendu coupable, parce que (comme dit Paillasse), le miroir réfléchit sans parler, au rebours des étourdis qui parlent sans réfléchir.

C'est justement le défaut d'étourderie que se donne aujourd'hui devant la police correctionnelle, un individu que le reflet d'une glace a trahi, pensant avec raison, qu'on se tire mieux d'affaire comme étourdi que comme voleur. Or, c'est le vol d'un chapeau, qu'il est prévenu.

Un vieux monsieur raconte ainsi le fait:

L'accusé prétend que c'est par étourderie qu'il m'a pris mon chapeau; mais ce chapeau, le voici: j'ai l'honneur de le présenter au Tribunal qui peut l'examiner; je suis peut-être le seul homme de Paris à qui il puisse aller, étant la plus forte tête de la capitale, à telles enseignes que la maison dans laquelle je me fournis depuis quarante-cinq ans, de père en fils ou autres successeurs, a fait, dans le temps, fabriquer un moule exprès pour moi. Que l'accusé mette ce chapeau sur sa tête et le Tribunal aura la preuve qu'il s'enfoncera jusqu'aux épaules.

Ici, le témoin veut faire passer au Tribunal un monument de chapellerie qui pourrait coiffer un des grands hommes de pierre alignés dans la Cour d'honneur du château de Versailles.

M. le président—C'est inutile, monsieur, nous voyons bien.

Le prévenu—C'est un fait que monsieur pourrait avoir raison, si j'avais mis son chapeau sur ma tête, mais je le tenais à la main quand monsieur m'a rattrappé à la porte du café.

Le témoin—Ni rattrellement; sur votre tête, il vous aurait empêché de voir; c'est pour cela.

Le prévenu—Du tout, c'est parce que j'avais trop chaud.

Le témoin—J'ai l'honneur de faire remarquer au Tribunal qu'il pleuvait à verse.

Le prévenu—Une pluie chaude.

M. le président—Enfin, dans quelles circonstances, le prévenu vous a-t-il pris votre chapeau?

Le témoin—Monsieur, j'étais au café, le même où je vais, tous les soirs, depuis trente ans, prendre mon petit verre et faire une partie de dominos. A un moment, mon adversaire pose le double six....

M. le président—Oh! passez tous ces détails.

Le témoin—Ah! c'est que le double six est ce qui m'a fait tout découvrir, car j'étais embarrassé pour jouer, je me demandais ce qu'il fallait faire et c'est en réfléchissant, que mes yeux se dirigent vers une glace, où quelques instants avant, se reflétait mon chapeau, accroché à une patère, je ne l'avais plus. Je me lève brusquement, je me jette de grande surprise de mon adversaire; je réclame mon chapeau au garçon; il me répond qu'un particulier qu'il ne connaît pas, vient de sortir avec un chapeau à la main. Je me suis élancé à la poursuite de l'inconnu.....

M. le président—C'est entendu. (Au prévenu) Vous entendez.

Le prévenu—Je répète que je suis coupable d'une simple erreur et rien de plus; j'ai cru que c'était mon chapeau.

Le témoin—Lorsqu'on a fait rentrer cet homme, on n'a pas trouvé un seul chapeau en trop; donc il est venu nu-tête.

Le prévenu—Avec ça qu'on va nu-tête! On m'a volé mon chapeau, voilà tout.

M. le président—Oui, mais voilà qui est concluant, on a trouvé chez vous 47 chapeaux (rires).

Le prévenu—Preuve qu'on ne va pas nu-tête quand on a 47 chapeaux.

M. le président—La seule preuve, c'est que votre spécialité est le vol des chapeaux aux paleres des cafés.

Le prévenu—Mais pas du